



JOURNAL HUMORISTIQUE

H. BERTHELOT, Redacteur

BUREAU : 1786 RUE STE-CATHERINE  
Entre les Rues Sanguinet et Ste-Elizabeth

ABONNEMENT { UN AN, 50 Centins  
SIX MOIS, 25 "

LES TROIS MOUSTIQUAIRES  
POUR RIRE

(Sujet à la censure du Recorder)

CHAPITRE XVIII.

UN TRUC DE MILADY

Milady Mordante est dans son salon en déshabillé du matin. Elle porte un "mother Hubbard" en soie bleue bordée en tulle et ses pieds sont emprisonnés dans des pantoufles de satin rose frangées d'or.

Onze heures venaient de sonner, à la pendule en bronze qui ornait le manteau de la cheminée.

Assise dans un fauteuil douillet près d'un feu de grill qui répand une chaleur tempérée dans l'appartement, elle dépouille sa correspondance placée sur un plateau d'argent posé sur une crédence.

En regardant la signature de la première lettre elle fait une moue dédaigneuse en disant: C'est encore le chef de police de Québec qui veut en savoir trop long sur le compte de mon enfant, Marie Biscornet.

Flûte alors!

Elle jeta la lettre dans le feu, poussa un profond soupir et s'exclama: Ah, ce pauvre Biscornet! Dire que je l'ai aimé pendant quelques mois! Oh! là là!

Milady, en lisant l'adresse de la lettre suivante tressailla dans son fauteuil.

Elle avait reconnu l'écriture grossière de Porthos.

Elle déchira l'enveloppe et déploya la missive.

Elle lut ce qui suit:

"Ma chère amie,

Je sais que vous me méprisez. Il y a un bout à jouer au bouchon. Je ne suis pas pour me laisser "bluffer" par vous plus longtemps. Jusqu'aujourd'hui vous vous êtes servie de moi comme d'un instrument pour arriver au but de votre ambition. Il y a assez longtemps que cette comédie dure. Il faut qu'elle finisse. Les bons comptes font les bons amis. Nous allons jouer cartes sur table. Je veux avoir de vous une dernière explication. Je serai chez vous demain à midi précis. Ce sera ma dernière visite. Soyez chez vous. Il y va de vos plus chers intérêts.

Je suis votre ami,  
Porthos."

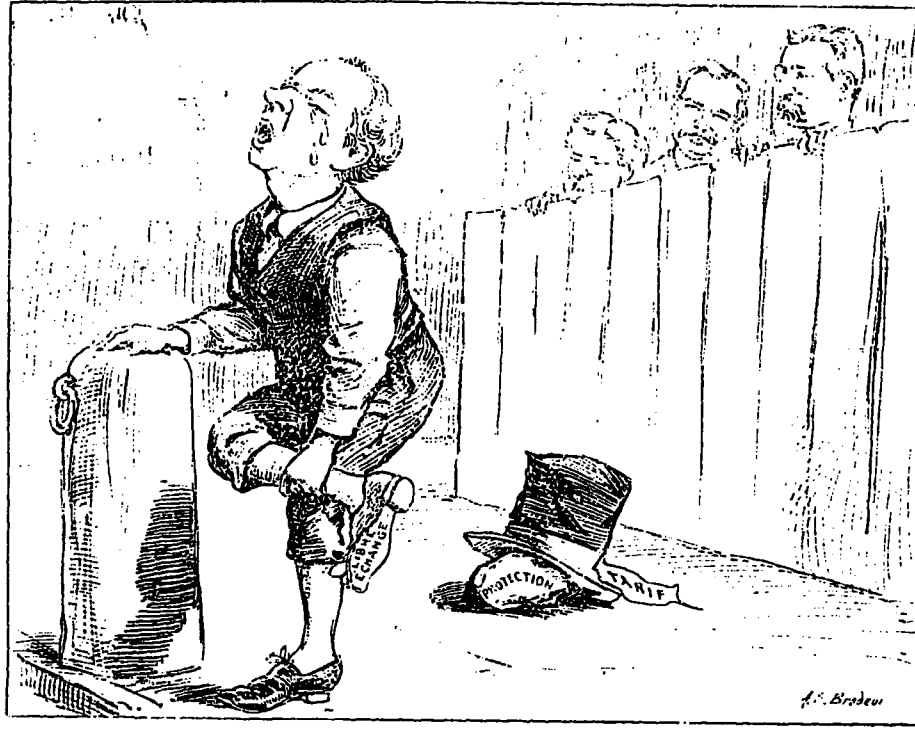
Milady regarda la pendule. J'ai trois quarts d'heure à me préparer, se dit-elle. Bon. Je sais ce que veut Porthos. Il s'est enfin décidé à me faire chanter. Il aura affaire à une forte partie.

—Porthos, Porthos, tu joues gros jeu. Mais j'aurai tous les atouts dans ma main.

Milady froissa la lettre dans sa main et la jeta dans le brasier.

Elle se leva d'un bond et se mit à arpenter son salon comme la panthère du Parc Sohmer dans sa cage.

Elle chiffonnait la garniture de sa



LE VIEUX TRUC

LAURIER—O yoi! o yoi! Crapaud de vieux tuyau! Moi qui croyais le faire sauter si facilement.

Angers, Caron et Ouimet rient du bobo de Laurier.

robe et se passait nerveusement les doigts dans les longues tresses de sa chevelure qui retombait sur ses épaules comme une cascade d'or.

Elle s'arrêta subitement dans sa promenade et porta la main à son front.

—J'ai une idée, se dit-elle. Elle s'approcha d'une table et griffonna à la hâte quelques mots sur une feuille de papier parfumée qu'elle mit sous une enveloppe.

Elle fit résonner un timbre.

Une servante parut.

—Tenez, dit Milady, habillez-vous en toute hâte. Voici une piastre. Vous allez m'apporter une fiole de la pharmacie du coin. Ne soufflez un mot à personne de cette commission. Allez vite, faites diligence. Vous reviendrez me trouver ici dans le salon.

Dix minutes plus tard la bonne était de retour et remettait à sa maîtresse une fiole soigneusement enveloppée et cachetée.

—C'est bien, dit Milady. Maintenant vous allez descendre à la cave et vous monterez quatre grosses bouteilles de Champagne, du Pommery sec, et une assiettée de beignets. Vous les mettez sur la glace dans la salle à manger.



Lorsque le vin fut porté sur le buffet Milady congédia sa servante et entra dans sa chambre à coucher pour re-

vétir une toilette élégante et se parfumer de musc et d'opponax.

A midi sonnant le timbre électrique du passage annonça l'arrivée d'un visiteur.

C'était Porthos en tenue bourgeoise.

Il entra dans le salon et se laissa choir sur un pouf.

Milady Mordante ne tarda pas à paraître.

Elle était ravissante de grâce et d'élégance dans sa nouvelle toilette.

Elle présenta la main à Porthos. Celui-ci la pressa légèrement et eut un haut le corps comme si cette marque d'amitié lui eût répugné.

—Eh bien, fit Milady, Monsieur Porthos. Vous êtes venu sans doute pour avoir avec moi l'explication dont vous parliez dans votre lettre. Vous êtes un galant homme et j'espère que vous ne serez pas trop eruel.

—Madame, j'ai décidé que nos rapports d'amitié devaient cesser à partir d'aujourd'hui. Je voudrais vous remettre en possession de ce vieux billet que j'ai dans mon portefeuille, billet qui pouvait vous compromettre aux yeux de vos amis. Je suis prêt à vous le vendre moyennant une considération pécuniaire.

—Je le savais, c'est de l'argent qu'il vous faut. Faites votre prix.

—Mon prix, c'est \$4,000.

—Ne trouvez-vous la somme un peu forte?

—Non, Milady. Je ne demande que ce qu'il me faut pour sortir de la police et ouvrir un salon.

Les licences sont bien chères cette année et il faut graisser la patte à la police provinciale. J'ai en vue une excellente maison sur la rue St-Gabriel

avec une entrée convenable pour vendre le dimanche.

—C'est bien, M. Porthos, rendez-moi le document et je vous donnerai mon chèque pour \$4,000 sur la Banque Nationale.

—Remarquez, madame, que c'est donnant donnant.

—C'est parfait, monsieur.

Milady ouvrit un secrétaire et remplit un blanc de chèque qu'elle présenta au constable.

Porthos sortit son portefeuille et en tira le vieux papier jauni que convoitait tant son ancienne amie.

Le chèque remplaça le document dans la poche de Porthos.

Madame serra la lettre précieuse dans son corsage.

Porthos, dit-elle. Cette séparation m'est douloureuse. Vous m'avez toujours mal jugée. Avant de partir vous ne refuserez pas de prendre un verre de champagne avec moi.

La figure de Milady s'était rassérénée. Elle s'était aperçue que Porthos avait pris plusieurs "schnuffers" avant d'entrer chez elle. Quelques verres de vin allaient compléter son plumet. Elle attaqua le moustiquaire au défaut de la cuirasse.

—Ce n'est pas de refus, fit Porthos. Nous allons boire au succès de mon nouvel établissement.

Milady passa dans la salle à manger et revint quelques instants après avec deux verres à soda rempli de Pommery sec.

Porthos vida son verre en deux traits.

—Tiens, dit-il, il a drôle goût tout de même ce champagne.

—Vous trouvez. C'est une nouvelle marque que m'a donnée mon fournisseur. Le vin est un peu jeune, c'est ce qui lui donne ce goût singulier.

Il est bon cependant, reprit Porthos. Il me fait un velours sur l'estomac.

—Monsieur Porthos, après notre séparation nous n'en resterons pas moins amis. Le passé est enterré n'en parlons plus. Vous me donnez maintenant votre parole que vous ne desserrerez jamais les dents sur ce qui s'est passé le 29 septembre 1885, à la station de la rue Ontario.

—Vous avez ma parole, madame.

—En retour, je vous promets que je ne vous desservirai jamais auprès du chef de police. Je serai muette comme la tombe sur tout ce que je connais de vous.

—Entre anciens amis, on finit toujours par se comprendre.

—Oui Porthos. Vous ne partirez pas que sur une jambe. Attendez une seconde, je repaie la traite.

Porthos enfila un nouveau verre à soda rempli de vin mousseux.

Ce deuxième verre commença chanter dans sa tête.

Il devint plus expansif.

Il faisait part à Milady de tous ces rêves d'avenir. Il était certain d'accumuler une fortune sur la rue St-Gabriel.

Pendant ce discours sa langue s'é-

(A suivre sur la 4e page)